Né à Liège en 1956, Jean Claude Bologne vit à Paris depuis 1982. Il est licencié et agrégé en philologie romane à l'Université de Liège et enseigne l'iconologie médiévale à l'ICART (Paris) depuis 1994. En littérature, il participe aux activités de la nouvelle Fiction et du groupe Shangaï.

Du même auteur :

La faute des femmes
roman, Les Éperonniers 1989 ; rééd. coll. Passé/Présent 1999, Prix Victor-Rossel 1989

Le Troisième Testament
roman, Les Éperonniers, 1990

Le dit des béguines
roman, Plon, 1993

Le mysticisme athée
essai, Le Rocher, 1995

Le secret de la sibylle
roman, Le Rocher, 1996

Les sept vies de maître Eckhart
biographie, Le Rocher, 1997

Le chanteur d'âme
nouvelle, Le Rocher, 1997

Histoire du sentiment amoureux
Flammarion, 1998

Le frère à la bague
roman, Le Rocher, 1999

Voyage autour de ma langue
Les Belles Lettres, 2001

Requiem pour un ange tombé du nid
roman, Fayard, 2001

Le Testament de sable
nouvelle, Le Rocher, 2001

L'arpenteur de mémoire
roman, Fayard, 2002

RTBF
La Libre Belgique

La bonne conscience

Jean Claude Bologne

La bonne conscience

Jean-Claude Bologne

J'en suis sûr aujourd'hui : toi-même tu ne savais pas ce qui t'arrivait. Après coup, on interprète différemment les événements, on trouve des signes précurseurs, on relie entre eux les moindres incidents. Mais le jour où ton corps s'est tendu comme un arc, où ta bouche s'est à peine entrouverte pour chercher le souffle qui te manquait, c'est de la surprise, plus que de la douleur, que j'ai lue dans tes yeux.

Tes yeux : le dernier pont, déjà, entre nos deux mondes. Depuis l'accident, eux seuls sont restés vivants, eux seuls parlent encore ; à moi, ton mari, d'y lire la prière ou la tendresse, les caresses qu'ont perdues tes mains, les mots d'amour interdits à tes lèvres. Jour après jour, j'ai appris à déchiffrer l'alphabet de ton regard, avec ses mille nuances de joie, de chagrin ou de souffrance.

Mais aujourd'hui, ce halètement insolite, ce sifflement qui tente de respirer, ces yeux qui peu à peu se vident de leur confiance et commencent à regarder en eux-mêmes... Je ne comprends plus tes appels, Berthe. Ton nom murmuré, mes mains étreignant les tiennes, mes yeux fouillant le voile de tes pupilles : rien ne semble vouloir te rappeler à moi. La vie a glissé de ton regard à ce gargouillis que tu arraches à ta gorge.

En moi, je sens à mon tour quelque chose se taire.

Le docteur arriva en début d'après-midi, parla d'asthme, incrimina l'air confiné de la chambre et prescrivit des injections. Tout cela était rassurant. Il suffisait d'ouvrir les fenêtres pour guérir Berthe — ou du moins, pour que la vie reprenne son immobilité coutumière. Quant aux piqûres, c'était la réponse miracle de ses livres. J'avais appris à les faire ; la peau encore souple et déjà morte s'offrait docilement à la seringue ; je la perçais avec la calme indifférence d'un devoir conjugal. Corps offert, insen-

sible, gestes dépassionnés qui pourtant ne manquaient pas de tendresse. C'était déjà notre quotidien.

Les crises s'espacèrent, finirent par disparaître, cependant que sa poitrine s'étoilait de plaques rouges qui laissaient le médecin perplexe. Elles couraient comme un eczéma tout autour du cou, en petits points réguliers qui s'enfilaient comme des rangs de perles. L'une après l'autre, elles rougissaient la peau et fonçaient jusqu'à éclater en un bleu violacé qui s'estompait progressivement. Le jour où elles devinrent trop importantes, j'omis, comme par mégarde, d'apporter à Berthe le miroir où chaque matin elle vérifiait qu'elle était toujours belle. Ses yeux ne protestèrent pas. Ils étaient déjà devenus muets.

Les pommades vinrent à bout de l'allergie, mais laissèrent une peau fripée, vieillie de vingt ans. Nous luttions sans savoir contre quoi — contre un mal qui la rongeait de l'intérieur et sur lequel elle avait refermé les yeux. Elle semblait avoir oublié le miroir, puisque j'oubliais de le lui tendre. Qu'aurait-elle pu y voir ? Le médecin approuvait d'ailleurs mon initiative. Il n'excluait pas des causes psychologiques aux réactions cutanées. Que pouvions-nous savoir de ce qui traversait encore ce cerveau livré à lui-même ?

Devant le mutisme obstiné du regard et des mains, nous ne pouvions interroger que la peau. Combien, pour la main attentive, une peau peut soudain se révéler loquace ! Son grain, devenu familier, se mettait à son tour à lancer ces appels de détresse qui brûlaient jadis le regard de ma femme. Elle souffrait. Mais son mal n'était pas physique. C'était une rébellion profonde dont je ne percevais pas la nature. Pour me rassurer, ou parce que le médecin ne pouvait voir au-delà des apparences, je me laissai convaincre d'une irritation passagère de la peau. Peut-être la fraîcheur d'une écharpe de soie la calmerait-elle ? Du moins, cela cacherait les rides qui défiguraient ma pauvre femme. Je la lui nouai et lui présentai le miroir, comme un remords. Aucun sourire au coin de l'œil. Se vit-elle ?

Une semaine s'était écoulée. Je n'avais pas quitté le chevet de la malade, et je commençais à en être gêné. Non pour mes affaires, qui pouvaient se régler en quelques coups de téléphone et quelques signatures. Nous vivions, depuis l'accident dont Berthe avait échappé infirme, de l'héritage de son père, mort sur le coup dans la même collision. Les rentes que me — nous — procuraient des placements avisés — après tout, j'avais été le conseiller financier de mon beau-père — m'épargnaient le travail en nous assurant un train de vie aisé. Je pouvais me consacrer tout entier à ma chère Berthe. Une infirmière me secondait pour les interventions plus délicates, mais j'avais renvoyé la garde-malade sur un regard de ma femme.

Sans doute, quelques cousins dont le moindre tort était d'être éloignés trouvèrent-ils à redire. Nous laissions dire et redire : l'enquête avait abouti à un non-lieu, le testament de mon beau-père était inattaquable et je lisais dans les yeux de Berthe un soutien inconditionnel. Que nous importait, après tout, de dilapider cette fortune patiemment édifiée par des générations de Lavignac, maintenant que nous étions sûrs de ne laisser aucun héritier ?

Car le malheur nous avait frappés très vite, au retour d'une lune de miel idyllique, malgré l'ombre du beau-père qui, Dieu sait pourquoi, avait tenu à nous chaperonner. Le destin avait voulu que notre amour restât intact sans que nos corps fussent en état de se le prouver. Et l'amour traversait les yeux avec la force de l'évidence.

Maintenant seulement, je sais combien l'accident a renforcé entre nous ce lien qui me rend aussi tributaire de ma femme que son corps mort l'est de moi. Ce lien qui l'a retenue à la vie et l'a empêchée, quand elle s'est réveillée dans cette carcasse étrangère qui ne lui obéissait plus, de s'abandonner au piège du néant.

Quant à moi, je n'ai guère eu de mal à m'habituer à cette vie cloîtrée, auprès d'une infirme, certes, mais dans une communion que je n'avais jamais connue

aux jours de bonheur et qui n'a plus faibli depuis. Nous avons inventé une liberté dans l'équilibre de nos esclavages. L'amour qui ne pouvait plus passer que par le regard s'est épuré jusqu'à son essence. En deux ans, nous avons eu le temps de reconstruire notre vie, indifférents aux cousins charognards qui n'attendent que la mort de Berthe pour toucher leur part d'héritage. Ne t'en fais pas, ma bien-aimée : je te soignerai si bien que tu seras immortelle. L'amour est plus fort que la mort. Il nous unira à jamais d'âme à âme. Seul mon corps, esclave de sa jeunesse, n'a pu se résigner à la chasteté définitive. Qu'importe ?

Je n'ai jamais parlé de Claire à Berthe. Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'elle peut encore entendre — et réaliser. Après l'incident de la garde-malade, j'ai compris que sa jalousie ne s'est pas éteinte avec le désir. Inutile de la faire souffrir pour si peu de chose : compte-t-elle pour moi, la jeune vendeuse qui sert d'exutoire à mes sens et sublime, en me soulageant de la part charnelle, l'amour pur que je porte toujours à ma femme ? Pourquoi, après tout, l'assombrir avec ce que je ne ressens pas comme une infidélité ? Le regard de Claire est vide. La seule véritable relation que j'aie avec Berthe reste intacte.

Pendant toute la semaine qu'ont duré les crises, je n'ai bien sûr pas quitté la maison. Puis la chair a repris ses droits. Claire ne m'aime pas ; je n'aime pas Claire. Seuls l'accord parfait de nos corps et des cadeaux réguliers maintiennent une liaison qui ne semblait pas devoir se prolonger. Je ne m'attarde jamais chez elle — pas plus que nécessaire pour assouvir un besoin somme toute aussi naturel qu'un autre.

C'est lors de cette brève absence que s'est produit, pour la première fois, le miracle. Quand je suis rentré, j'ai trouvé Berthe assise devant sa coiffeuse, le regard fixe plongé dans le miroir. Son corps déjà ne lui obéissait plus. De longues traînées sanglantes striaient les chairs boursouflées de son cou. A l'autre bout de la chambre, la boule lacérée d'un foulard de soie.

"Berthe ! Que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait ?"

Le regard froid ne daigne pas répondre ; il semble scruter au-delà du miroir. Je touche le bras, la main... Trop tard. Ils sont morts à nouveau. Seuls les ongles, que je ne prends plus la peine de rogner, témoignent du miracle par des traces de sang. En la prenant dans mes bras pour la recoucher, j'ai l'impression de rompre un fil, celui du regard qui naguère la reliait au mien, et qui aujourd'hui ne la relie plus qu'à elle-même, qu'au miroir.

Le docteur non plus, accouru à mon appel, ne comprend rien à ce qui s'est passé. Le corps se tait plus que jamais, saignant par moment les petites larmes de son cou, perles de vie où s'est réfugiée l'énergie de Berthe. Où regarde-t-elle à travers nous, au delà des murs, de cette prunelle fixe où je ne lis plus rien d'humain ?

Les jours qui ont suivi comptent parmi les plus pénibles. De grosses boursouflures sont apparues le lendemain autour du cou, violacées, charriant je ne sais quel venin que je sens ronger ce corps toujours tendu vers un appel lointain. Berthe ne mange plus, ne bouge plus, ne vit plus que dans ces plis qui ourlent son visage. Je ne la quitte plus. Chaque jour, le médecin apporte de nouveaux remèdes tout aussi inefficaces.

Jusqu'à ce dimanche où le mal a montré son visage. De lourdes veines variqueuses égrènent maintenant leur chapelet autour du cou de Berthe, retombant par paquets sur le haut de sa poitrine pour lui faire un collier de chairs flétries. Curieusement, elle ne semble pas souffrir, sa respiration est redevenue paisible. Le mal a quitté sa gorge et affleure la peau, comme s'il luttait pour sortir du corps. Je regarde avec un effroi mêlé de curiosité. Depuis que ses yeux m'ont quitté, je ne sens plus la tristesse ; j'oscille entre la résignation et une impatience que j'ose à peine m'avouer. J'en ai presque oublié qu'avec Berthe je perdrais l'héritage. Qu'importe cet argent si je n'ai plus son amour ? Comment la soigner, si je n'ai plus son regard ?

Soudain, voilà cette chair morte qui se met à frémir, voilà les grains qui se mettent à rouler dans le chapelet pendu au corps mort de ma femme, comme des yeux égarés cherchant leur orbite, et la peau de se fendre et le sang qui gicle entre les doigts noueux de Berthe soudains ressuscités, sur la gorge éventrée, le cri, le sang. Les jambes tout à coup sur leurs pieds, les premiers pas hésitants, la course dans l'odeur âcre qui s'incruste en moi, qui me déchire, me voile les yeux — une nausée me submerge. Ma femme... Ma femme est partie, ma femme morte sort égorgée sur ses jambes paralysées. Voilà seulement que je réalise, que je réagis. Mon corps a compris avant moi ; il est déjà dans la rue derrière le corps vide de ma femme.

Berthe, où vas-tu ?

J'ai compris en arrivant au carrefour du Calvaire : Claire ! Elle va chez Claire. Ses pieds en sursis, son corps rendu à la ville, son cou meurtri la portent chez Claire. Un instinct sûr les guide, que je ne comprends pas. Un instinct sûr hale mon corps vers le tien. Berthe, il faut nous retrouver ; je dois plonger en toi, en ton regard, en ton corps, ton cou, ton sexe — Claire !

Claire debout sur son seuil, attirée par la même force mystérieuse qui veut notre rencontre. Tout à coup je comprends. Comment l'as-tu deviné, Berthe chérie ? Sur la gorge de ma maîtresse, là où la chair étend chez toi ses souffrances violacées, un collier, trois lourds rangs de perles qui... C'est vrai : j'avais offert à Claire plusieurs de tes bijoux. Que pouvais-tu encore en faire, cloîtrée dans la gangue de ton corps. Celui-là, pourtant, je comprends aujourd'hui que je n'aurais pas dû...

Vous voilà face à face. Perles rouges, perles blanches, et les mains, vos deux mains qui se lèvent et se tendent comme pour toucher le reflet de votre souffrance. Entre vous, comme un éclair, je vois le miroir ; j'en suis le tain, qui vous cachait l'une à l'autre ; mais devant vous, je n'existe plus, et vous voilà, monstrueux reflet de part et d'autre de la vitre.

Au même instant, le cri, ton cri, jailli de la gorge de Claire, le legs de la douleur. Berthe, je t'aime, mon corps te veut — les perles coulent, le sang éclate, éclabousse nos corps réunis — le collier se resserre autour du cou de Claire — la mort lente — les yeux veulent quitter son corps — les tiens enfin me sont rendus — nos chairs emmêlées — le collier se resserre comme une main — le cri n'est plus qu'un râle — les perles pleuvent sur notre étreinte — Claire est là, blanche et morte — dans son cou empreints les doigts violacés des perles — et toi, là, nue et vivante sous mon corps oublié, noyée dans le reflux du bonheur.

Inédit
copyright : l'auteur

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2002